

Le rôle du capitaine d'infanterie pendant la guerre de 1914-1918 [fin]

Autor(en): **Glasson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 7

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340436>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le rôle du capitaine d'infanterie pendant la guerre de 1914-1918.

(FIN.)

Je n'ai rappelé jusqu'ici que quelques considérations d'ordre psychologique que m'inspire l'instruction pour le combat offensif. Ce qui est vrai pour le combat offensif est vrai pour le combat défensif qui n'est autre que le premier stabilisé. Les principes y sont identiques, moins le coefficient mouvement. La défensive est en somme de l'offensive cristallisée. Les combinaisons de feux y sont aussi nécessaires que dans l'offensive. Simples au début de la guerre, elles se compliquèrent avec le temps. A partir de mai 1915, époque à laquelle on commença à compartimenter les organisations défensives, les flanquements par le feu ne furent plus seulement frontaux, mais latéraux.

Dès 1916 une organisation défensive comprenait un groupement de nids de résistance, échelonnés en profondeur suivant un dispositif inspiré par le terrain et le souci, précisément, de réaliser ces flanquements frontaux et latéraux. Chaque nid de résistance était composé d'un fusil mitrailleur ou d'une mitrailleuse, de quelques grenadiers à main et à fusil, en un mot : du groupe de combat, cellule de l'organisation défensive. Chaque groupe enfermé derrière ses fils de fer avait pour mission de fragmenter l'attaque ennemie, de l'effilocher de façon à permettre à nos réserves en la contre-attaquant de la rompre.

On peut donc voir qu'il est indispensable que l'homme soit dressé à la collaboration tactique en vue de la défensive aussi. Il faudra également de l'automatisme dans cette col-

laboration, car il sera matériellement impossible au gradé de régler en même temps le feu de son fusil mitrailleur, de ses fusils lance-grenades et, éventuellement, de ses grenadiers. D'ailleurs, dans les moments critiques ce gradé sera lui-même à la tâche, attelé à son fusil mitrailleur pour remplacer son tireur mort, ou bien il sera peut-être hors de combat.

En outre, il faut en matière d'organisation défensive que l'homme soit pénétré de la nécessité de compléter ses moyens de défense par trois organisations d'une égale importance : L'obstacle qui servira en un point donné à augmenter l'efficacité de son feu, — le masque ou le camouflage, qui diminuera sa visibilité, — le couvert qui diminuera sa vulnérabilité.

Voici un exemple en ce qui concerne l'*obstacle*. C'était le 8 juin 1918 au soir, à Ambleny-St-Bandry à l'ouest de Soisson. Le front était à peine stabilisé. Après la percée du Chemin des Dames on avait jeté dans le trou ma division avec d'autres pour arrêter l'avance des Allemands ; ceux-ci, après avoir pivoté sur leur droite appuyée à l'Aisne, marchaient face à l'ouest, entre Ambleny et Château-Thierry, ayant pour objectif à leur centre Villers-Cotteret. Le 8 juin au soir il nous fut communiqué que des rassemblements suspects faisaient prévoir une attaque pour le lendemain. Nous venions d'arriver sur la position dont l'organisation défensive consistait en quelques trous. Les Allemands, espérant agir par surprise, n'ouvrirent le feu de l'artillerie qu'à trois heures du matin, le 9 juin. Or quand au petit jour, l'attaque de l'infanterie se déclencha, elle vint se briser complètement sur un mince réseau de fil de fer construit récemment et que les Allemands n'avaient pas repéré, pour la bonne raison qu'il n'existait que depuis peu. Pris sous un feu intense d'armes automatiques, ce réseau était infranchissable.

Quand l'homme a vécu quelques expériences de ce genre, il est convaincu de l'utilité des réseaux de fil de fer. Mais il ne suffit pas qu'il soit convaincu de leur utilité, il faut qu'il sache les construire et qu'il sache les construire vite. On construira vite en organisant une bonne collaboration encore et on réalisera cette collaboration par la division du travail, c'est-à-dire en assignant à chaque homme quelques mouve-

ments très simples qu'il aura à répéter indéfiniment et pour lesquels il deviendra vite d'une habileté manuelle extraordinaire. Inutile d'ajouter que ces désignations doivent être autant que possible en rapport avec les capacités naturelles ou professionnelles des individus désignés.

Ce principe de la division du travail est vrai pour tous les genres de travaux : réseaux, tranchées, etc.

Je prendrai comme exemple une construction de réseau.

Je dispose de 3 sections de 30 hommes.

La première section préparera les piquets. La seconde section les transportera à pied d'œuvre. La troisième construira le réseau.

Suivons cette section. Ce réseau sera composé de deux rangs de piquets distants de deux pas, les piquets du deuxième rang n'étant pas exactement à la hauteur de ceux du premier, mais décalés d'un pas. Ceux du premier rang formeront un panneau ; ceux du deuxième rang formeront un second panneau parallèle au premier. Enfin on formera un troisième panneau, *brisé*, en reliant les piquets du premier rang aux piquets du second. Chaque panneau comporte quatre fils, un en bas, un en haut, deux en diagonales. Le réseau est déterminé par le capitaine, à la tombée du jour. Il en fera marquer le tracé par une tresse blanche visible de nuit. A la nuit un sous-officier suivra la trace. Il sera suivi lui-même de deux implanteurs qui marcheront parallèlement l'un à l'autre à deux pas d'intervalle et décalés d'un pas l'un par rapport à l'autre. Ces hommes, tous les deux pas, enfoncent légèrement les piquets qui leur sont apportés par les approvisionneurs. Ces deux hommes sont suivis par deux enfonceurs porteurs de masses qui seront accompagnés de deux aides chargés de tenir les piquets verticaux et d'interposer un sac pour atténuer le bruit. Chaque panneau comporte quatre fils et il faut deux hommes pour manier facilement une pelote de filronce. La première équipe attachera son fil au bas du premier piquet, entourera le bas du deuxième, du troisième et ainsi de suite. La deuxième équipe attachera son fil au bas du premier piquet, fera un tour mort au haut du deuxième, repartira au bas du troisième et ainsi de suite.

La troisième équipe prendra comme point de départ le *haut* du premier piquet, entourera le bas du second, puis le haut du troisième. La quatrième équipe attachera son fil au haut du premier, entourera le haut du deuxième, du troisième et ainsi de suite.

Il faudra donc en tout huit hommes par panneau.

Pour 3 panneaux : $3 \times 8 = 24$ hommes + 2 planteurs, 2 enfonceurs et 2 aides : Total 30 hommes.

Il faut que le même rite soit immuablement conservé dans chaque travail, et que chaque homme soit immuablement spécialisé. Il est indispensable que la répartition du travail se fasse d'une façon parfaitement précise dans chaque section avant d'aborder le chantier.

* * *

J'ai insisté beaucoup sur cette question de l'instruction parce que vraiment elle est primordiale. La compagnie est l'instrument d'exécution des ordres, et l'exécution vaudra ce que vaut l'instrument.

J'ai dit tantôt que l'instruction technique et l'instruction sportive était abandonnée aux lieutenants et aux sous-officiers, qui s'en acquittaient d'ailleurs fort bien, sous réserve de contrôle naturellement.

Mais c'était au capitaine à instruire tactiquement sa compagnie. On sait combien l'armement de la compagnie s'est modifié au cours de la guerre. A chaque arme nouvelle correspondait un emploi tactique nouveau.

Chaque fois le capitaine devait prendre à lui *chacun* de ses groupes, pour expliquer d'abord aussi simplement, aussi clairement que possible, pour *démontrer* ensuite avec non moins de clarté, pour *exercer* enfin, sur des thèmes simples d'abord puis plus compliqués. Puis c'était le tour des sections, enfin de la compagnie entière.

Il fallait que le capitaine fît œuvre de clarté, de précision, de méthode pour présenter ces principes d'une façon assimilable aux moins intelligents ; qu'il fît œuvre d'imagination pour, après l'explication et la démonstration, trouver le thème simple qui intéresse, qui donne de la vie à l'instruction, qui

l'âme ; il fallait que le capitaine fit œuvre de psychologie pour deviner le point obscur dans chaque cervelle et la formule qui l'illuminera ; qu'il fit œuvre de souplesse pour concilier la nécessité de l'instruction avec la nécessité du repos, pour intéresser, pour reprendre le fil de l'attention de ses hommes fatigués par la tranchée ou le combat ou le travail, alors qu'ils n'aspiraient légitimement d'ailleurs, qu'à dormir, à se laver, à manger, à manger, à dormir encore.

Il fallait enfin que le capitaine fît œuvre de persévérance, car à la guerre les compagnies se renouvellent souvent. Après chaque combat il y a des vides à combler. De nouveaux contingents arrivent et chaque fois l'instruction est à recommencer.

Les périodes d'instruction sont souvent courtes, toujours fragmentaires. Leur durée est subordonnée au jeu des relèves, aux fluctuations des grands mouvements de troupes, à l'imprévu d'une offensive que l'on subit ou à laquelle on prend part.

Que de fois me suis-je dit, en arrivant dans un cantonnement appelé vulgairement cantonnement de repos : « Enfin ! je vais pouvoir réaliser telle amélioration, telle mise au point, reprendre l'instruction de tel groupe... » Et puis, le deuxième soir c'était l'alerte silencieuse, le rassemblement au carrefour sombre, l'embarquement en auto ou la marche dans la nuit au canon qui grondait.

Mais nous voici arrivés au combat. Voyons le capitaine tacticien.

Son rôle est infime. L'armée moderne au combat est une machine compliquée. Ses rouages innombrables sont trop délicats pour que leur fonctionnement ne soit pas réglé dans ses plus petits détails par le commandement supérieur.

Dès la stabilisation du front, après la bataille de la Marne, pour les armées de l'Est, et la bataille de l'Yser, pour les armées de l'Ouest, les organisations défensives se perfectionnèrent de telle sorte qu'il devint indispensable de disposer de moyens d'artillerie très puissants pour les réduire. La formule alors en honneur fut : Préparer l'attaque d'infanterie par une destruction systématique des ouvrages et des batteries ennemies. Les inconvénients du procédé de la préparation-destruction se révélèrent à l'usage. Le facteur *surprise* était

annulé, et cependant c'est un très précieux, sinon indispensable élément de succès. En outre les destructions n'étaient jamais complètes, tant s'en faut. Le défenseur conservait toujours assez de moyens pour infliger des pertes graves à l'assaillant. Enfin, ses réserves averties arrivaient à temps et empêchaient l'exploitation du succès, quand il y avait succès.

Dès 1918 on renonça à détruire et on se contenta de *neutraliser*. La préparation, très courte, consista en une série de tirs de neutralisation : neutralisation des batteries, des observatoires et des postes de commandement. Ces neutralisations duraient assez longtemps pour désorganiser les rouages importants de la défense et devaient être assez brèves pour ne pas détruire l'effet de surprise. L'attaque d'infanterie se déclenchait alors et progressait derrière un barrage roulant d'artillerie — tir de zone mouvant suivant un rythme horaire — pendant que d'autres batteries établissaient des barrages fixes sur les arrières pour interdire aux réserves l'accès du champ de bataille.

Comme on le voit, l'action de l'artillerie est une collaboration où l'on procède par division du travail : Telle batterie neutralisera tel poste de commandement, ou telle batterie ennemie, ou tel observatoire ; X batteries fourniront le tir d'accompagnement ou barrage roulant ; Y batteries fourniront un barrage fixe et battront telle zone. Comme on le voit également, l'action de l'infanterie est intimement liée à celle de l'artillerie puisque ses unités d'assaut doivent *coller* au barrage roulant, sous peine de rendre illusoire la neutralisation qu'il opère. Dès lors, on comprendra qu'il n'est possible de réaliser un pareil programme que sur horaire, et que seul le commandement supérieur qui organise l'attaque est à même d'en fixer les détails, puisque seul il a entre les mains *tous* les éléments de l'attaque et qu'il centralise *tous* les renseignements, notamment la documentation si précieuse du service photographique de l'aviation. Ces renseignements permettront d'évaluer d'une façon précise les résistances, de concentrer et mettre en œuvre les moyens nécessaires pour les vaincre. Le commandement supérieur assignera donc

au capitaine d'infanterie toutes ses dispositions d'exécution : dispositif, échelonnement, profondeurs, distances, intervalles, angle de direction, changement de direction, axe de déplacement des commandements, horaire, vitesse de progression, paquetage, évacuation, etc.

Exemple succinct, pris dans la guerre de position : Mon régiment, en Lorraine, attaque le 8 janvier 1918, la lisière sud du Bois de Mort-Mare qui présentait dirigée vers le Sud un saillant de forme *triangulaire*. Il fallait donc que les unités chargées de réduire ce saillant fissent, en quittant les tranchées de départ, une conversion sur leur centre pour aborder de front les côtés du triangle et ensuite un rétablissement sur leur centre également pour aborder, de front encore, la lisière sud du bois de Mort-Mare.

Des photographies aériennes panoramiques et planimétriques avaient été distribuées. Nous y distinguons à la loupe les moindres trous d'obus du saillant. Nous le connaissons mieux que si nous l'avions parcouru. Des plans au $\frac{1}{5000}$ avaient également été distribués, où chaque tranchée, chaque boyau portait un nom, et chaque abri un numéro. La manœuvre fut « répétée » plusieurs jours à l'avance sur un polygone spécialement aménagé à l'aide de tresses blanches, représentant à l'échelle l'organisation défensive du saillant de Mort-Mare. Pendant la nuit les batteries ennemies, les observatoires et les postes de commandement furent progressivement neutralisés par quelques milliers d'obus toxiques, dont les éclatements s'entendent à peine et qu'on prend facilement pour des ratés. Au petit jour, quand l'alarme fut donnée chez l'ennemi, il était trop tard. Un très violent tir d'arrosage à fusants et à brisants acheva la désorganisation. Ce tir fut concentré, dès l'abordage des premières lignes, en un tir d'engagement pour interdire la sortie et l'entrée de la position-objectif.

Dans ces conditions l'opération ne fut qu'une simple promenade militaire qui nous valut quelques centaines de prisonniers. On peut se rendre compte que dans une attaque de ce style le succès dépend des facteurs suivants :

1° Une juste évaluation des résistances ;

- 2° Une mise en œuvre de moyens techniques adéquats ;
- 3° Une exécution parfaite ;
- 4° La surprise.

Mais le capitaine d'infanterie ne dispose d'une faculté de réalisation locale que sur *un* de ces facteurs de succès : le *facteur exécution*. Or l'exécution dépend de l'instruction préalable et point du tout de constructions tactiques. Tout le prévu est soustrait à sa décision. Il n'y a que l'imprévu qu'on lui abandonne.

Je dois reconnaître que l'imprévu est malheureusement toujours trop fréquent à la guerre. Il surgit quand la préparation tactique de l'attaque a été insuffisante, quand les moyens n'ont pu être concentrés, ou parce que la surprise n'a pas été ménagée.

Cependant, dès 1918, fin 1917, les moyens matériels étaient généralement suffisants, la préparation tactique généralement irréprochable sous la magistrale impulsion du maréchal Pétain qui sut inculquer aux cadres supérieurs et aux états-majors des habitudes de méthode et de précision.

Mais revenons au capitaine tacticien. En face de l'imprévu il n'aura donc pas à prendre des décisions qui équivalent à une construction tactique. Ce sera généralement une détermination très simple telle que avancer, se stabiliser, occuper rapidement tel point, ce qui ne veut pas dire que cette détermination ne sera pas décisive localement. En outre elle ne procédera pas d'un long raisonnement. En la prenant, le capitaine aura beaucoup plus recours à son intuition qu'à son intellect. Ce qui reviendrait à dire que, pour le capitaine, le combat est un sport. Autant à l'instruction, il importe que le capitaine fasse œuvre patiente d'intelligence, de méthode, de psychologie, autant il importe au combat qu'il fasse œuvre d'intuition. Le capitaine ne pourra généralement pas plus raisonner une détermination simple — et il n'a que celles-là à prendre — qu'un joueur de tennis ne raisonnera la façon de reprendre un « coupé » qui lui arrive dans les jambes.

Il faut alors pour être à la hauteur de sa tâche qu'il ait le sens de la situation et le sens de la nécessité immédiate imposée par cette situation ; que dans la défensive il flaire l'at-

taque qui va se déclencher, ou dans l'offensive la contre-attaque, qu'il ait le sens du point décisif ou du moment. Je ne dis pas qu'il discerne, car discernement implique raisonnement, discussion, critique. Plus il sera intelligent plus il envisagera la question sous toutes ses formes. Alors les arguments critiques afflueront dans son esprit et infirmeront sa décision, ou tout au moins la retarderont.

Il faut qu'il sente, qu'il soit intuitif. Mais qu'est-ce que l'intuition ? C'est la certitude irraisonnée de telle situation, de telle nécessité.

C'est d'abord la certitude de la situation. Et je le répète, pour acquérir cette certitude il ne faut pas qu'il raisonne cette situation ; il faut qu'il la sente. Car s'il est intelligent il critiquera, et alors il est possible qu'il se trompe. S'il ne l'est pas, il se trompera certainement. Et puis enfin le temps passe... C'est enfin la certitude de la nécessité qu'impose la situation, la détermination à prendre. Ce second phénomène psychologique est d'ordre moins général et plus strictement professionnel. Il faut que le capitaine tacticien se soit assimilé son « métier » d'une façon si parfaite qu'il superpose, qu'il adapte automatiquement sa détermination à la situation devinée ou reconnue.

Le capitaine au combat agit surtout par intuition. Il faut donc qu'il ait à son service non pas seulement une intelligence, des yeux, des oreilles, mais tout un système nerveux et que ce système nerveux soit assez affiné pour servir de récepteur aux impressions les plus subtiles et assez résistant pour ne pas être déséquilibré par le choc de la bataille ; car il deviendrait alors ce que l'on appelle dans un sens péjoratif : l'impulsif.

Les natures faibles sont paralysées ou affolées par la bataille. Au contraire, l'enthousiasme, le sentiment de la mort proche au milieu de la vie intense, le bruit des éclatements, le sifflement des balles et des obus, l'ébranlement de l'air agissent sur les nerfs de l'homme fort comme un excitant, comme un vin de champagne capiteux et doux. Ses facultés s'affinent ; il est dans un état de lucidité parfaite qui le rend très réceptif à l'impression la plus subtile, qui le prédispose à l'intuition.

Il faut que le capitaine soit l'homme fort que la bataille enivre de sa lucide ivresse. Il ne faut pas qu'il soit simplement l'officier que l'Etat a doté de trois galons d'or ou d'argent, mais le chef, le *chef* dont la personnalité puissante déborde sur ceux qui l'entourent. Il faut qu'il agisse sur ses hommes par rayonnement. Aux jours de bataille, il faut que d'un regard plongeant au fond de leurs yeux, il redresse ses hommes, que d'un mot il les anime, d'un sourire il les rassure. *Alors il sera l'entraîneur*, le meneur d'hommes. Il pourra tour à tour être le chef qui commande ou qui punit impitoyablement, l'ami qui encourage, le père qui console et qui pardonne.

Alors il sera dans son rôle sublime d'entraîneur. Et ce sera pour lui la rançon de ses peines et de ses fatigues de sentir battre le cœur de l'instrument vivant et merveilleux qu'il s'est façonné, de le sentir vibrer à sa parole ou de le voir bondir à son geste.

* * *

Et maintenant, je ne veux point terminer sans adresser un souvenir à mes morts, et tout spécialement aux Suisses qui dorment là-bas au front de France, dans les champs de la Somme, du Valois ou de la Lorraine. Je prie le lecteur de s'associer à cet hommage affectueux de leur capitaine ou de leur camarade. Il ne faut pas les plaindre ; il faut les admirer, puisque avant de fermer pour toujours leurs yeux à la lumière de nos lacs et de nos neiges qu'ils ne devaient plus revoir, dans les âpres joies de la bataille ils ont connu la gloire.

CAPITAINE GLASSON.

